

Patrick Grainville
La flamme et l'orage

Francine Bordeleau

Number 44, June–July–August 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19925ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bordeleau, F. (1991). Patrick Grainville : la flamme et l'orage. *Nuit blanche*, (44), 42–44.

Patrick Grainville

La flamme et l'orage

À première vue, Patrick Grainville a le profil plutôt discret de qui vivrait le nez plongé dans les livres et lèverait parfois la tête sur le monde pour y jeter un regard de biais, voire absent. Mais dans sa maison de la banlieue parisienne où se déroulera l'entrevue, une sculpture africaine d'un érotisme primitif et presque obscène évoque d'emblée l'univers des *Flamboyants* (Goncourt 1976), une histoire de grande défonce africaine dans laquelle un roi fou conversait avec un volcan. Et rappelle que Patrick Grainville est l'un des écrivains les plus baroques que la littérature française des vingt dernières années ait porté.

L'hiver dernier, Grainville a eu sa place à *Apostrophes* pour *L'orgie, la neige*, paru au Seuil au début de 1990. Mais il n'est pas vraiment une star malgré la douzaine de titres qu'il a publiés et qui, sans jamais devenir des best-sellers à la Kundera, à la Bernard-Henri Lévy ou même à la Queffélec, se vendent. Cela tient peut-être en partie à une configuration personnelle : l'écrivain est, selon toutes apparences, réservé. Mais cela tient peut-être davantage à un style qui, à une époque qui valorise en littérature la distanciation, le minimalisme et le cynisme élégant, n'est décidément pas à la mode.

Très jeune encore, à moins de 30 ans — il est né en 1947 —, Patrick Grainville remporte tout de même le Goncourt et devient du coup le plus improbable et le plus étonnant des lauréats de ce prix grand public. *Les flamboyants* (Seuil, 1990) faisait découvrir, à des lecteurs quelque peu ébahis et désarçonnés, une écriture qui semblait se complaire dans l'excès, tout à fait digne du titre qui la coiffait. L'écrivain ne s'est jamais vraiment assagi. *Le paradis des orages* (Seuil, 1986), l'un des récits les plus surchargés de Grainville, est littéralement une histoire de fesses puisque, dit lui-même son auteur dans un grand rire, « c'est le roman d'une obsession, d'un fétichisme : celui des fesses féminines ». *L'atelier du peintre* (Seuil, 1988) n'est pas mal non

plus, qui nous transpose à Venice, face au Pacifique, dans un monde abandonné aux pulsions du Bien et du Mal et saisi d'un érotisme continu et violent. Le moins que l'on puisse dire, c'est que lire Grainville aujourd'hui constitue une expérience esthétique déroutante.

Surcharges et métaphores

Patrick Grainville se définit d'emblée comme un écrivain baroque, aux antipodes de « cette littérature qu'on préfère en France : assez dépouillée, tournée vers la psychologie et l'introspection ». La grande tradition française du néo-réalisme ou du néo-classicisme, ça n'est pas lui. « Ma voie, ce sont les écrivains d'images et de métaphores : Rabelais, Céline ou même Zola. »

Zola baroque ? « On le dit réaliste et naturaliste, mais en fait c'est un écrivain de l'obsession, obsédé par la réalité qu'il s'acharne à grossir et à exagérer, à entraîner dans des mouvements complètement dévastateurs. Il est visionnaire et épique. »

Grainville connaît les auteurs puisqu'il enseigne la littérature dans un lycée. L'enseignement est, dit-il, « mon métier le plus important : il me sort du milieu littéraire, de ses règlements de compte, de ses ressassements ». Aussi lecteur dans une maison d'édition, Le Seuil, Grainville aime bien, parfois, oublier ces livres qui envahissent tout. De ces titres qui

confinent à la solitude autant celui qui les lit que celui qui les écrit, l'auteur des *Flamboyants* me parlera longuement et je ne puis m'empêcher de rapprocher ses propos de ceux du narrateur de *L'exposition coloniale*, d'Érik Orsenna — un autre Goncourt —, qui nous invitait sur un mode hilarant à nous méfier des livres.

Grainville ne peut pourtant s'empêcher de revenir à la littérature, que ce soit pour critiquer un collègue ou pour produire un récit une fois tous les deux ans. Récit qui marque de commerce oblige, sera forcément baroque.

Cette épithète, l'écrivain l'a bien évaluée. « Le baroque recèle sa part de frénésie, qui est une réponse à une angoisse du manque. Il a un peu peur du vide. » D'abord associé à l'architecture, à ces églises d'un luxe inouï, outrageusement ornées de dorures et de décorations surchargées, qui traversent les siècles avec leur allure massive de rombières au goût douteux, le baroque a fini par qualifier tout ce qui, en art, a pris l'excès comme système de valeur. Ce style, se plaît à rappeler Grainville, s'est développé en France au début du XVI^e siècle, à la faveur du schisme religieux, en réaction aux bouleversements que connaissait alors l'Église. « C'est un univers où le sens est ébranlé, où tout est éclaté comme dans un mouvement de tourbillon qui entraîne un peu tout, et c'est proche de ma sensibilité. » ▶

photo David Carr

Patrick Grainville



L'architecture d'un imaginaire

En Grainville couve, ardente et sombre, obstinée aussi, une flamme. Il aime les épopées, servies par des lieux forts et géants.

C'est paradoxalement sa Normandie natale, « une région un peu grise, qui manque un peu de grandeur », qui lui aura donné ce goût-là, qui l'aura incité à retrouver, dans la littérature, dans l'imaginaire, des paysages symboliques et mythiques. Quand il écrira, ses romans se dérouleront en Afrique (*Les flamboyants*), à Los Angeles (*L'atelier du peintre*) ou encore dans la faune brésilienne qu'envahiront ses prochains héros.

Mais la Normandie de l'enfance et de l'adolescence, c'est aussi le lieu qui aura donné à Grainville ses souvenirs les plus marquants : les premiers émois sensuels et sexuels, les hivers aussi, ceux, grandioses, des années d'exception car en Normandie, la nature est habituellement avare d'elle-même. Ces quelques grands hivers « où tout était transfiguré », dit Grainville, arrivaient, pour le tout jeune Normand qu'il était alors, comme une bénédiction. Quand la neige était assez abondante pour tout recouvrir pendant un mois, c'était la fête.

C'est l'un de ces hivers fastueux qu'il met en scène dans *L'orgie, la neige* (Seuil, 1990), un récit polysémique typique de la « manière » Grainville qui, en même temps qu'il marque les retrouvailles avec la mémoire d'un âge trouble, raconte la nostalgie d'un âge trouble, raconte la nostalgie d'une nature vivante et présente, inspiratrice de sensations fortes. Et il s'agit aussi d'un roman de chasse, sur laquelle Grainville écrit de belles pages. « Ce n'est pas la tuerie qui m'attire, mais le lien avec l'animal, dit l'écrivain. Je passais des nuits entières avec mon père et avec mon chien dans les bois, il n'y avait que nous. Nous aimions les bêtes que nous poursuivions, ce n'était pas la mort mais la vie. » L'écrivain me rappelle des scènes de son récit, plusieurs scènes où le narrateur contemple les bêtes sans jamais les tuer ; une nuit, c'est sa chienne qui tuera un renard tandis que lui, malheureux et fasciné, assiste à cette mise à mort. Pour écrire de pareilles scènes, il faut avoir longuement observé les animaux et compris leur cruelle logique. Quelques lecteurs, qui défendent indifféremment les baleines, les bés-

phiques, les pingouins et les rats d'égout, ont été heurtés dans leur sensibilité ; pas moi.

Peut-être aussi aperçoit-on, en filigrane de *L'orgie, la neige* et après coup, la construction d'un imaginaire. Les bêtes, la présence forte de la nature, l'amour toujours, mais un peu plus côté cul que côté cœur, finissaient par apparaître d'une manière ou d'une autre dans chacun des récits de Grainville. Ces thèmes sont maintenant devenus la matière brute de ce dernier roman qui était en un sens le premier puisque avant même d'être écrit, il donnait naissance à tous les autres.

Ces indispensables émotions fortes

Ce récit attendait Grainville au détour. L'écrivain baroque croyait toutefois le faire beaucoup plus tard, à la fin de sa vie. À cause de sa portée autobiographique, ce livre-là était destiné à être le dernier. « D'ailleurs quand j'étais jeune, l'autobiographie me gênait. Il me semblait facile d'écrire de grandes histoires un peu compliquées, avec des personnages totalement inventés, avec rien d'autre que de l'imaginaire pur. »

Il y a tout de même eu, en 1986, *Le paradis des orages*, « un roman sur l'amour et le désir, très autobiographique ». Comme quoi on change. Si, du reste, *Le paradis...* s'inscrit dans la ligne baroque amorcée dès *Les flamboyants*, il témoigne d'une incontestable évolution bien qu'il soit l'un des récits les plus surchargés du romancier. Parti de mythes — les Vikings, l'Afrique des rois nègres — qu'il se réappropriait, Grainville a fini par bâtir une œuvre plus intériorisée. Le mythe n'est plus l'odyssée, le grand déploiement et tout le bazar ; il naît de thèmes plus évidents, plus immédiats, rendus et sentis « avec fureur et passion ».

Il est ainsi, Patrick Grainville : un impulsif et un passionné qui n'écrit qu'à partir d'émotions puissantes. « Il y a en moi des choses très fortes, et il faut que je les donne. »

L'atelier du peintre me paraît en ce sens exemplaire. Nous en parlerons longuement, peut-être parce que ce roman, malgré la richesse de ses thèmes, m'a toujours laissée un peu perplexe. L'érotisme y est, comme toujours chez l'auteur, exacerbé. Mais le plus gênant c'est l'outrance : dans cet atelier à saveur de Sodome et Gomorrhe qui recrée le monde sur le bord du Pacifique, le « maître » est

tyrannique et lubrique, l'homosexualité féroce des garçons et des filles est motivée par une haine indéfectible du sexe opposé, tandis que le gratin de la ville comme ses chefs de gangs viennent poser. L'ensemble se tient, mais en un fragile équilibre, comme si le romancier voulait conduire le lecteur jusqu'à la limite d'un invraisemblable « trop ».

Mais le vrai dessein de Grainville est ailleurs, me semble-t-il, dans une réflexion sur l'art et la création. Le romancier opine. « J'ai voulu définir ce qui est en jeu lorsqu'on est artiste, parler de ce qu'est pour moi la création. Et qu'est-ce, sinon une discipline, une recherche constantes ? » Mais la discipline et la recherche, mâtées dans *L'atelier du peintre* d'interdits et de culpabilités, ne sont pas une ascèse, bien au contraire.

J'en conclus qu'il y a plus de Grainville qu'il n'y paraît dans ce peintre-narrateur, même si le romancier, par réserve et pour échapper à la tentation d'un égocentrisme trop évident, s'est refusé à la facilité de mettre en scène un écrivain. La relation tourmentée du peintre et de son élève noir, qui est le moteur du récit, l'enseignant Grainville la connaît bien. L'auteur Grainville la connaît aussi. « J'ai déjà eu ce rapport avec un de mes élèves qui s'identifiait à moi. Heureusement, ça s'est mieux terminé que dans le roman. »

Quant à l'érotisme, autant laisser à ce sujet parler l'écrivain : « Mon idée du roman ? Quelque chose qui brasse le maximum d'éléments limites, qui joue dans l'amour, la mort, l'érotisme, qui est une sorte de kaléidoscope, de fresque antique avec une multitude de motifs, qui charrie de grandes phrases et des outrances. » ■

Entrevue réalisée par
Francine Bordeleau

Patrick Grainville a publié de nombreux titres : *La toison*, Gallimard, 1972 ; *La lisière*, Gallimard, 1973 ; *L'abîme*, Gallimard, 1974 ; *Les flamboyants*, Seuil, 1976 ; *La Diane rousse*, Seuil, 1978 (Points Roman, 1988) ; *Le dernier viking*, Seuil, 1980 (Points Roman, 1982) ; *Les forteresses noires*, Seuil, 1982 (Points Roman, 1983) ; *L'atelier du peintre*, Seuil, 1988 (Points Roman, 1989) ; *La caverne céleste*, Seuil, 1984 (Points Roman, 1986) ; *Le paradis des orages*, Seuil, 1986 (Points Roman, 1987) ; *L'orgie, la neige*, Seuil, 1990.